

L'écrivain Philippe Sollers est mort

Par **Etienne de Montety** et **Astrid Eliard**

Le Figaro, Publié le 06/05/2023

Derrière son inaltérable sourire narquois, son fume-cigarette et ses fameuses bagues, se cachait un Philippe Sollers aux mille masques, dont le plus durable fut celui de la contradiction. L'auteur du « Parc » avait 86 ans.

Jeune, il était déjà « *vieux* », admirateur de [Mauriac](#), qui publia son premier texte avant sa majorité. Vieux, n'était-il pas encore « jeune », à vouloir demeurer le trublion des lettres en dépit de ses cheveux blancs ? Tout le monde connaissait Philippe [Sollers](#) sans forcément l'avoir lu, tant il avait été présent sur la scène publique. Il n'aimait rien tant que parler de lui devant un micro, une caméra, tout en se plaignant qu'on s'intéressât davantage à son personnage médiatique et social qu'à son œuvre. Celle qu'il laisse derrière lui est celle d'un demi-siècle d'écriture, aussi riche et protéiforme que l'histoire des quarante dernières années. Elle compte plusieurs dizaines d'ouvrages. Philippe Sollers est mort à l'âge de 86 ans.

Philippe Joyaux est né le 28 novembre 1936 à Talence, aux environs de Bordeaux. Sa famille dirige une entreprise de matériel de cuisine. « *Le préjugé veut sans cesse trouver un homme derrière un auteur; dans mon cas, il faudra s'habituer au contraire* », disait Sollers pour éviter de s'épancher sur son enfance, restée relativement méconnue. Il grandit dans une famille de la bourgeoisie bordelaise (comme Jacques Rivière ou [Jean de La Ville de Mirmont](#)). Il voit beaucoup de médecins – le grand fumeur que nous avons toujours connu fut d'abord un grand asthmatique. La puberté le sort de cet état de santé fragile, que [la guerre d'Algérie](#) et l'appel sous les drapeaux lui feront regretter. En 1962, croupissant dans un hôpital militaire de Belfort, Philippe Sollers fait une grève de la faim pour échapper à sa mobilisation. [André Malraux](#), alerté, libère l'écrivain au dossier médical sans faille et le fait réformer pour « *terrain schizoïde aigu* ».

Enfant chéri des lettres françaises avec son premier roman à 22 ans

À 19 ans, alors qu'il n'a encore rien écrit, Philippe Joyaux rencontre François Mauriac à Malagar et lui propose de faire son portrait pour un journal local. Quelques mois plus tard, quand il publie son premier texte, *Le Défi*, le vieil écrivain, emballé, salue son compatriote. « *L'auteur du Défi s'appelle Philippe Sollers. J'aurai été le premier à écrire ce nom* ».

Philippe Joyaux s'empresse de publier un premier roman, *Une curieuse solitude*. Il a 22 ans. Sa courte majorité ne lui aurait pas permis de signer un livre sur l'éducation sexuelle d'un garçon de 15 ans. Il prend donc un pseudo, tiré du dictionnaire latin, «Sollers », dont il a donné des définitions diverses : «*Tout en art* » ou bien «*rusé* », «*habile* », «*sagace* ». Avec ce livre, Philippe Sollers devient l'enfant chéri des lettres françaises, adoubé par le catholique Mauriac comme par le communiste Aragon. Entre ces trois-là, la filiation littéraire avec Barrès. Mauriac ne lui a-t-il pas confié : «*Vous êtes de la famille sans le savoir*».

Le même écrit dans un *Bloc-notes* de décembre 1957 : «*Philippe offre ce caractère singulier chez un débutant des lettres de ne pas y songer comme à une carrière. Francis Ponge est un de ses grands hommes. Philippe n'est pas pressé d'écrire dans les journaux, ni de s'agiter à la surface. L'œuvre s'impose seule à lui. Il ne croit pas aux recettes et s'il a tout lu de ce qui compte parmi les aînés immédiats, on ne saurait être moins docile à la mode. À l'avant-garde, oui, mais pas à tout prix*».

À lire aussi [Gaal, de Philippe Solers: de l'Atlantide au temps retrouvé](#)

Virement de bord

Pourtant, à peine né, l'écrivain est déjà marqué par l'ambivalence. Mauriac a beau dire, sitôt paru ce premier roman d'inspiration classique, son auteur vire très vite de bord. Sollers fonde au Seuil *Tel Quel* avec [Jean-Edern Hallier](#). Cette revue, qui, selon lui a préparé le mouvement de 68, se passionne pour les structuralistes, Lacan, [Barthes](#), Foucault, Althusser. Mais ambitionne aussi de réévaluer les œuvres extrêmes et marginales de [Sade](#), Bataille, Lautréamont, Artaud, Joyce, Céline, etc.

Le féroce [Jean-Paul Aron](#) fera dans *Les Modernes* (1984) le récit impitoyable de cette évolution : «*Six mois plus tard il fonce à la conquête de l'espace culturel parisien, reniant son passé par une perception aiguë des circonstances, cynique, n'ayant foi qu'en son intérêt, insensible aux valeurs, dispensé de sentiments et coiffé de modes, toujours prêt à la remercier pour d'autres en sacrifiant sans pitié les niais qui lui font cortège*».

L'écrivain choisit l'expérimentation. Il se rapproche du Nouveau Roman, d'[Alain Robbe-Grillet](#) et publie une demi-douzaine de romans qui sont pour le lecteur des casse-tête hermétiques, surtout quand ils sont dénués de ponctuation. *Drame*, *Nombres*, *Lois*, *Logiques*, *H...* Ils déroutent le public, mais ravissent Saint-Germain-des-Prés. En 1961, l'écrivain se voit décerner le prix Médicis pour *Le Parc*.

Il devient le compagnon de route de toutes les vogues intellectuelles et littéraires de son temps. Nouveau Roman, structuralisme, communisme, Sollers est un ludion brillant et insaisissable. Outre le PCF avec lequel il flirte un court moment, il s'entiche dans les années 1970 de la Chine et de Mao, en qui il croit trouver un guide spirituel. En 1974, il

emmène son épouse, la psychanalyste [Julia Kristeva](#), et Roland Barthes en Chine. De retour en France, il témoigne de «*la vraie révolution antibourgeoise* », alors que Kristeva écrit dans *Des femmes* : «*Mao a libéré les femmes.* » Leur égarement, largement explicable par une méconnaissance profonde du pays, leur vaut les foudres du grand sinologue Simon Leys qui tonne : «*Le danger aujourd'hui est moins de désespérer Billancourt que de désespérer Tel Quel ; et cette dernière éventualité est peut-être moins effrayante qu'il n'y paraît à première vue, car après tout quand cette brave phalange se sera déprise de son Mao - toujours plus à l'Est - il lui restera encore Kim Il Sung*».

Du côté de chez Gallimard

Sollers aura l'honnêteté plus tard de reconnaître son aveuglement et surtout de se plier à l'autorité de Leys sur ce sujet : «*Disons le simplement : Leys avait raison, il continue d'avoir raison, c'est un analyste et un écrivain de premier ordre, ses livres et articles sont une montagne de vérités précises*».

Dans les années 1980, Philippe le maoïste se fera papiste : l'élection de Jean-Paul II, la dimension prophétique du robuste polonais face à l'empire soviétique l'intrigue et le fascine. Le monde change, Sollers aussi. En 1982, il quitte le Seuil, où il dirigeait depuis vingt-deux ans *Tel Quel* pour [la respectable maison Gallimard](#), où il fonde la revue *L'Infini*. Il publie *Femmes*, un de ses meilleurs romans, rempli de portraits des figures intellectuelles qu'il a connues, admirées, aimées. Il se voit offrir un bureau rue Sébastien-Bottin et une place au comité de lecture.

Il est désormais éditeur et publie ses thuriféraires, Marcellin Pleynet, Jean Ricardou, mais, éclectique toujours, des auteurs comme Frédéric Berthet (*Daimler s'en va*), Nabe, Duteurtre, Marc Pautrel, Alexandre Duval Stalla. Le prix Goncourt 2000 décerné à *Ingrid Caven* de Jean-Jacques Schuhl sort de son écurie.

Cette arrivée chez Gallimard et ce retour au roman somme toute classique sont pris par certains pour un virage calculé dans un plan de carrière bien huilé. Sollers n'est-il pas un as du complot, un séducteur, un joueur ? Dans *Femmes*, il met en scène les exploits sexuels d'un don Juan catholique, adorateur de la Bible et de [Jean-Paul II](#).

Avec *Portrait du joueur*, *La Fête à Venise*, Sollers, sans rien changer de sa coupe de cheveux, prend le visage du provocateur cancanier. Il truffe ses romans d'autoportraits truqués et de fausses confidences qui ne laissent pas de réjouir ou d'irriter. Qu'il écrive sur [Vivant Denon](#), Sade, Casanova - ce libertin a toujours accordé sa préférence au XVIII^e siècle -, Philippe Sollers met un point d'honneur à déconcerter, faire le grand écart, affirmer tout et son contraire, parfois sur un ton péremptoire.

L'art du grand écart

C'est surtout un lecteur inlassable, passionné, un critique qui procède par tâtonnements, fulgurances, intuitions. Cette profusion séduisante dont on trouvera des échos dans ses

études critiques de *La Guerre du goût*, séduit les uns et agace les autres. L'exigeant Jean-Paul Aron, toujours lui, ne voudra pas être dupe : «*Acharné à l'étude, il débouche sur n'importe quoi. Il y a de l'autodidacte chez ce zélé comme en maints petits clercs qui, faute d'imposer des bornes à leur appétit de savoir, sont acculés à s'instruire eux-mêmes s'embrouillant dans les références*».

À lire aussi [Jean-René Van der Plaetsen : «Philippe Sollers, docteur ès rêves»](#)

Sollers apparaît ainsi : l'œil mi-clos, la bouche gourmande, tirant sur son fume-cigarettes comme pour y chercher l'inspiration, feignant de plaindre notre société qui se vautre dans l'inculture et l'inanité, mais ne boudant jamais son plaisir quand il paraît sur un plateau de télévision pour jouer un de ses numéros, inattendu, plein de charme et de paradoxes.

Toute sa vie, Philippe Sollers a voulu rester un inclassable, un indompté, doué d'un indéniable brio. La publication de sa correspondance avec [Dominique Rolin](#) (son grand amour caché) a montré une autre facette de lui, plus émouvante : le jeune homme doué et ambitieux était un amoureux sincère et un fou de littérature. Cachant sa vérité et ses souffrances intimes, il était né pour un autre siècle. Moins exposé, moins sollicité par le monde et ses chimères, il eut été plus profond, s'épargnant d'être contraint à se faire le parangon des modes intellectuelles et le commentateur de l'actualité fugitive, lui qui semblait ne se complaire qu'en compagnie de Joyce, Lautréamont et Mozart.

La rédaction vous conseille

- **Qu'est-ce qu'un «sensitivity reader» en français?**
- **Philippe Sollers: «Ni remords ni erreurs. Assez de "moraline"»**
- **Philippe Sollers et Dominique Rolin : une communion littéraire**
- **Les meilleures citations de Philippe Sollers**